

MARIA, née à Stare Siolo

Quelques années avant sa mort, ma grand-mère a accepté de raconter sa vie.

« Maria G., voulez-vous toujours partir en France ? »; c'est comme ça que ça commence.

Elle nous explique :

Depuis assez longtemps, je m'étais fait inscrire à la mairie pour aller en France gagner un peu d'argent pendant quelques années et revenir avec de l'argent pour faire vivre un peu ma famille. Parce-que chez nous en Pologne, c'était la misère ; on avait toujours faim et pas d'argent non plus pour s'habiller correctement.

Avant, ma famille était assez aisée : 2 ou 3 vaches, un cheval, un cochon qu'on engraisait, un jardin qu'on cultivait, pommes de terre, choux, poireaux ...

Je suis née en 1904. Nous habitons à Stare Siolo, près de Przemysl (prononcer Pchémyl), au sud-est de la Pologne, à la frontière ukrainienne. Mon père Daniel était veuf avec 2 filles. Il s'était remarié avec ma mère, Anna. Avec ma mère, ils ont eu 4 enfants : Peter, Pélagie, Nicolas et moi-même. Mais les 2 filles du premier mariage ne s'entendaient pas avec notre mère ; elles ont émigré au Canada. Notre père est allé les conduire à la gare et en revenant, pris par le chagrin, il s'est assis sur un talus pour pleurer. Comme c'était l'hiver et qu'il faisait très froid, il est tombé malade et paralysé. Alors pour le soigner, notre mère a été obligée de vendre les animaux l'un après l'autre, si bien qu'il ne restait plus rien et il y avait beaucoup de dettes. Il est mort quand j'avais 7 ans. Alors, pour gagner un peu d'argent, notre mère est partie avec Pélagie travailler en Allemagne, me laissant chez une dame pour l'aider à soigner les animaux, faire cuire les pommes de terre pour les cochons, conduire le cheval pour manger dans la forêt et retourner le chercher le soir. Une fois, il faisait de l'orage, il faisait nuit ; j'avais très peur. Quand il y avait des éclairs, je voyais le cheval, autrement je ne le voyais pas, mais j'ai réussi à le ramener tout de même. J'avais 8 ans et je m'ennuyais beaucoup de ma mère. Parfois je courais jusqu'à la maison pour regarder par la fenêtre et je revenais chez la dame ; d'avoir vu la maison, ça me consolait un peu.

Puis le mari de la dame est parti à la guerre de 14. J'avais 10 ans. La dame était enceinte. Quand elle a accouché, je l'ai aidée, elle me disait comment faire pour le bébé. Il y avait beaucoup de travail pour nous deux. Et je ne pouvais pas aller à l'école, alors que Pélagie qui avait 8 ans de plus avait pu y aller, avant la maladie de notre père. J'y suis quand-même allée un an, mais c'était l'ukrainien qu'on enseignait.

Pendant la guerre, c'était très dur ; nous n'aimions pas les russes qui cherchaient à attraper les filles pour les violer et souvent brûlaient les maisons. (*Le siège de Przemysl a été l'un des sièges les plus importants de la première guerre mondiale et une défaite sévère de l'Autriche-Hongrie*). Il y a eu des épidémies, surtout le typhus. Ma mère a été très malade et Pélagie délirait, racontait toutes sortes de bêtises, c'était un cauchemar, j'avais 14 ans. Une voisine m'avait dit de garder de l'ail sur moi, et surtout de m'en passer de temps en temps sur la bouche pour ne pas attraper le typhus, je priais aussi beaucoup. Je n'ai pas attrapé la maladie, mais pour moi, ça a été très dur, j'étais très fatiguée. Ça a duré 3 semaines.

Mon frère Pierre a émigré en Amérique à 16 ans. Il a pu trouver du travail et au bout de quelques années, il s'est marié avec Mary. Ils ont eu 6 enfants : Daniel, Louise, Marie-Anne, Michel, Edmond, Théodore.

Mon autre frère Nicolas est resté en Pologne. Sans avoir jamais appris la musique, il jouait de l'accordéon. On venait le chercher pour jouer aux mariages. Il s'est marié une première fois et il a eu un fils, Michel. Au bout de quelques années, sa femme est morte. Plus tard il s'est remarié avec Nathalie. Avec elle, le petit Michel a été malheureux et Nicolas, par faiblesse, n'a pas réagi. Nicolas et Nathalie ont eu un fils, Shako qui lui-même s'est marié mais n'a pas eu d'enfant.

Pélagie avait 8 ans de plus que moi, elle est allée à l'école. Elle apprenait facilement, et de plus, comme elle était allée travailler en Allemagne, elle parlait assez bien l'allemand, ça lui a servi plus tard.

Un jour, quand Pélagie avait 24 ans, et qu'elle annonça à notre mère qu'elle était enceinte, notre mère lui a jeté un coup de binette, car nous étions dans le jardin ; c'était le drame pour la famille ; et moi qui avait 16 ans, j'étais aussi très fâchée après Pélagie ; et je lui disais : « comment as-tu pu faire ça ? Il n'y a pas de danger que ça m'arrive à moi » ; quel déshonneur... !

Et voilà, je reviens à mon histoire. Une fois les démarches accomplies, je fais ma petite valise, je n'emmène presque rien, et me voilà en train de dire au revoir à toute la famille et à mes copines ; j'avais 24 ans ; j'avais beaucoup d'appréhension ; en sortant, ma mère pleurait beaucoup et me dit : « Maria, embrasse-moi encore une fois, parce-que je ne te reverrai pas ! » « Mais si, mais si, je reviendrai dans 2 ou 3 ans ».

Le voyage a été très long, 7 jours. Nous étions plusieurs filles comme moi, qui allaient tenter leur chance en France. A Toul, on nous a fait descendre. Examens médicaux, grossesses possibles, maladies génitales et tout ça sans beaucoup d'égard. J'avais honte, et je me disais que si j'avais su qu'on allait nous faire ça, je ne serais pas partie. Si une fille était enceinte, elle ne passait pas, retour à la case départ. Et le voyage a repris, on m'a collé mon étiquette sur mon vêtement avec l'adresse de mon patron. On ne venait que si on avait un contrat de travail avec un engagement d'un an minimum, c'est l'employeur qui payait le voyage. A une station, une fille descendait, elle était arrivée ; une autre station, une autre fille descendait, et ainsi jusqu'à ce que je reste la seule des polonaises dans le train. Arrivée dans une toute petite gare du pays de Bray, en pleine campagne, on m'a fait signe de descendre et de rester là.

J'étais prête à faire n'importe quoi pourvu que j'aie à manger. Et après, vous savez...

Oui, moi ta petite fille, je vais essayer de raconter la suite.

Enfin, un cheval avec une carriole arrive. C'est le « patron » ; un agriculteur belge, propriétaire terrien non loin de là. A son arrivée, ma grand-mère doit chausser des sabots, elle qui n'a jamais porté de chaussures, qui a toujours couru nu pieds dans la neige. Elle doit supporter les brimades pour l'obliger à les chausser. Elle ne parle pas un mot de français et les rires des autres l'humilient. A table, ils lui apprennent à dire le nom de chaque objet et elle répète ; c'est de cette façon qu'elle apprend le français. Elle est « logée nourrie ». Les journées sont longues et les nuits courtes. La viande du cochon est pour la famille du patron, le gras pour les ouvriers. Chaque mois elle envoie son salaire à sa mère.

2 ans passent ; elle est enceinte...du patron. Elle qui avait dit à sa sœur que ça ne pourrait jamais lui arriver. Marie, ma mère, naît en mai 1930. Elle est alors sommée d'abandonner son bébé. Elle refuse. On baptise Marie avec pour parrain et marraine « 2

vieux de l'hospice qu'on est allé chercher », la maternité étant au sein de l'hospice. Une assistante sociale la harcèle et lui fait enlever sa petite à 2 jours pour la placer chez une nourrice afin qu'elle ne s'y attache pas. Ma grand-mère quitte la maternité et parcourt à pied les 8 km qui la séparent de la ferme. Elle se fait agonir par les filles du patron, 2 ans et 4 ans, qui devaient aller avec leur père la chercher en carriole ; « sale Maria ! ». Elle s'arrange pour voir sa petite Marie qui est dans une famille non loin de là. Par la fenêtre, elle voit le berceau (ou ce qui en fait office) renversé, le bébé hurlant dessous et personne dans la maison. Elle change de nourrice ; et c'est au milieu d'un champ en plein soleil, couverte de plaques rouges, qu'elle la retrouve ; chez la nourrice suivante, elle est couverte de poux... C'est finalement chez des voisins de la ferme que Marie est installée définitivement. Là, elle est élevée avec la fille de la maison, Yvette. Mais la maman ne tarde pas à tomber malade et à mourir. Marie a 2 ans, Yvette 4 ans. Le père demande à ma grand-mère de ne pas retirer Marie pour qu'elle reste avec sa fille. C'est sa mère, « la vieille grand-mère O. », qui vient habiter avec lui et qui élève les 2 petites, « à la dure » et très pauvrement. Quelques années plus tard, en 1940, cet homme épouse ma grand-mère. Marie a une famille, pour toujours.

Ma grand-mère, tellement honteuse « d'avouer » cette naissance hors mariage (la fille-mère, la polonaise) à sa famille, ne donne plus de ses nouvelles, malgré les supplications de sa mère, à qui, bien sûr, elle a cessé d'envoyer de l'argent puisque tout ce qu'elle gagne sert à payer la nourrice. Sa mère qui est morte de privations et de chagrin.

Elle est pieuse ma grand-mère ; et bien sûr coupable de cette grossesse, coupable d'avoir abandonné les siens. Ce qui lui est confirmé en confession. Son patron, notable de la commune, et chantre à l'église est bien bon de la garder ! Ce pour quoi il lui a imposé de taire sa paternité!

Mon grand-père O. est mort en 1955 alors que j'avais 3 ans. Dès lors, ma grand-mère est venue vivre chez nous. « Mémère » pour nous tous, une femme douce et bienveillante, qui, avec sa fille, travaille dur à la ferme dont mes parents sont gardiens. Je me souviens qu'avec ce qu'elle appelait un licol, en réalité un joug, elle portait le lait frais à « Monsieur et Madame » après la traite du soir à la main. Je me souviens qu'elle me reprenait quand je disais « lui » pour un féminin au lieu de « y » : je lui donne (à ma sœur) parce qu'à l'école on m'avait appris à ne plus dire « j'y donne ». Elle dormait dans notre chambre à ma sœur et à moi. Je l'ai toujours vu faire la vaisselle, éplucher les légumes aussi longtemps qu'elle a pu. Dans ses dernières années, alors qu'elle ne bougeait plus beaucoup de son fauteuil et qu'elle était extrêmement fatiguée, elle demandait qu'on lui donne les légumes à éplucher, estimant qu'elle avait encore la force de faire ça.

Elle était aussi ma marraine. Nous avions une affection toute particulière toutes les deux. Pleine de confidences. Elle m'avait demandé d'être là quand elle mourrait. J'habitais trop loin pour pouvoir le lui promettre, mais au fond de moi, je sentais qu'il en serait ainsi. A 92 ans, après des années où elle s'est beaucoup affaiblie, elle nous a quittés doucement, dans son lit. J'étais là ; je la tenais dans mes bras ; je lui chuchotais à l'oreille. Ma tante Yvette était près de moi. Malgré mon insistance pour qu'elle s'arrête, maman faisait la cuisine. Elle était très contrariée que mémère ne veuille plus manger disant que ce n'était pas comme ça qu'elle allait reprendre des forces. C'était surréaliste. Elle dira plus tard qu'elle n'imaginait pas que mémère pourrait mourir...

Ma grand-mère vit en moi. Je la vois, je la sens, elle me sourit, je l'entends : « ça va aller ma fille ».

*Marie Andrée Babin*